L'édifice comme nouvelle centralité

Xavier Gonzalez
Diplômé de l'École d'architecture de Paris-Belleville, Xavier Gonzalez a fondé en 1981 – avec Olivier Brenac, issu de l'École spéciale d'architecture – l'atelier Brenac et Gonzalez qui compte aujourd'hui trois autres partenaires, Jean-Pierre Lévêque, Emmanuel Person et Guillaume Maréchaux et une quarantaine de collaborateurs. L'agence, qui s'affranchit de tout dogme au profit d'une attitude pragmatique, marquée par la recherche d'un récit, aborde tous les types de programmes : logements, équipements, bureaux, hospitaliers, urbanisme, etc.

Depuis leurs origines, le sort des villes est lié à celui de leur économie, elle-même dépendante du développement de leurs transports. Ces structures urbaines traditionnelles se sont principalement organisées autour de points d'intensité civiques, économiques, résidentiels, culturels ou commerciaux. En même temps, comme le décrit très bien Fernand Braudel dans son ouvrage *La Méditerranée* (1949), une ville est un organisme vivant qui se transforme en permanence, faute de quoi elle peut totalement disparaître, ou être en faillite si son activité majeure connaît une crise importante, la ville de Detroit, dans le Michigan, en étant le parfait exemple contemporain.

Centre et périphérie

Or, dans le dernier quart du XX^e^ siècle, la mobilité offerte par la voiture a eu pour conséquence de reconfigurer ce modèle historique et de déplacer les polarités du centre vers la périphérie ou vers les entrées de ville. La conséquence est connue : on assiste à une désertification progressive de certains centres de villes moyennes.

Si ce phénomène de translation des activités n'est pas encore achevé, le modèle est pourtant déjà lui-même obsolète, laissant la place à un autre modèle encore émergent généré par le e-commerce ou par le travail à domicile. Si on ne perçoit pas toute l'influence de cette manifestation sur le devenir des villes, il semble cependant que certaines d'entre elles connaissent déjà une forme de renaissance et que de nouvelles affectations de proximité viennent réoccuper les rez-de-chaussée de leur centre.

Le proche et le lointain

À l'opposé, dans la métropole parisienne, l'arrivée des gares du Grand Paris Express ou la tenue des Jeux olympiques vont générer, à l'instar de ce qui a eu lieu à Barcelone ou à Londres, la création de nouveaux centres de gravité métropolitains.

À New York, l'implantation d'un musée, tel le PS1 dans le Queens, a également contribué à la fondation d'un nouveau foyer de développement urbain.

Ces *new deals* urbains portent en germe les conditions du développement ou des transformations de nouveaux quartiers sur le plan économique, programmatique ou social, phénomène amplifié par l'arrivée de nouveaux usages. Il s'agit d'un *changement de paradigme*, capable de rebattre les cartes territoriales et l'ordre établi entre centre et périphérie.

En parallèle, on assiste à une *gentrification* de certains districts populaires poussé par la pression foncière sans pour autant assécher les centres historiques.

La reconfiguration de ces nouveaux centres s'opère généralement autour de hubs qui rassemblent autour d'eux la densité, une réflexion sur la hauteur et une mixité programmatique qui mélange les lieux de résidence, le travail, les loisirs et le commerce.

À la fois plus diffuse et plus compacte, plus intégrante et plus discontinue, plus durable et plus intelligente, la nouvelle métropole ne se résume plus uniquement à des dynamiques « physiques », ce sont aussi des dynamiques sociales, écologiques et économiques.

À nouveaux programmes, nouveaux acteurs

En parallèle des acteurs publics et institutionnels, émergent aujourd'hui de nouveaux opérateurs privés qui transforment la ville grâce à une capacité tout à fait inédite de portage de très gros projets tant à l'échelle du territoire qu'à celle de l'édifice, à mi-chemin entre architectures, mégastructures, voire infrastructures habitées. Ces investisseurs et promoteurs sont encouragés à s'associer avec d'autres structures associatives ou de recherche et développement pour proposer des programmes toujours plus complexes censés résoudre toutes les équations et toutes les contradictions : rentable et solidaire, efficace et durable, performant et cool, global et local ! Phénomène spéculatif ponctuel ou mutation profonde ? Nul ne le sait encore, mais quoi qu'il en soit, les habitudes du « projet urbain à la française » et les méthodes d'aménagement et de programmation qui dominaient depuis la fin des années 1970 paraissent sérieusement bousculées, recentrées à l'échelle du bâtiment plutôt que de l'îlot, de l'événement plutôt que du tissu.

Par-delà la dichotomie espaces publics / espaces privés

Ces mutations territoriales métropolitaines posent à nouveau la question des limites des villes ; ce débat s'enrichit aujourd'hui d'une autre interrogation, poussée par le développement des plateformes et réseaux sociaux : celle des limites entre sphère publique et sphère privée, entre espace public et espace privé. Aux États-Unis, la multiplication des POPS *(privatly owned public space)* introduit l'idée d'une ouverture ou occupation chronotopique par le public de domanialités privées dont on trouve de nombreux cas de figures à New York.

Lorsqu'un promoteur souhaite que son nouvel édifice gagne de la hauteur, il cède du foncier au sol qui conserve son statut privé ; cet interstice urbain devient, selon son échelle, un passage, un square, un jardin refuge, traversant, une micro-centralité où on aime se poser, téléphoner, travailler ou manger son sandwich. L'exemple type est le Paley Park entre la 53rd et la 54th Street à proximité du MoMA, un extrait de ville lente, dans un contexte rapide et bruyant.

Dans le quartier d'Oranienburger, à Berlin, autour de la Neue Synagoge, les transformations des *Mietskaserne* en îlots ouverts au public représentent aussi un modèle qui se développe un peu partout en Europe. Ces références rappellent la transformation du village Saint-Paul il y a une trentaine d'années, modèle longtemps resté unique. L'exemple berlinois le plus remarquable ce sont les Hackesche Höfe qui se développent en profondeur sur huit cours successives. Situées entre la Rosenthaler Straße et la Sophienstraße, ces cours intérieures ouvertes pendant la journée accueillent des commerces, des boutiques, des cafés ou des restaurants. À la manière d'un gant retourné, la qualité de l'espace public se réfugie, se cache au sein des domaines privés, comme autant d'oasis urbaines, de nouvelles centralités intérieures.

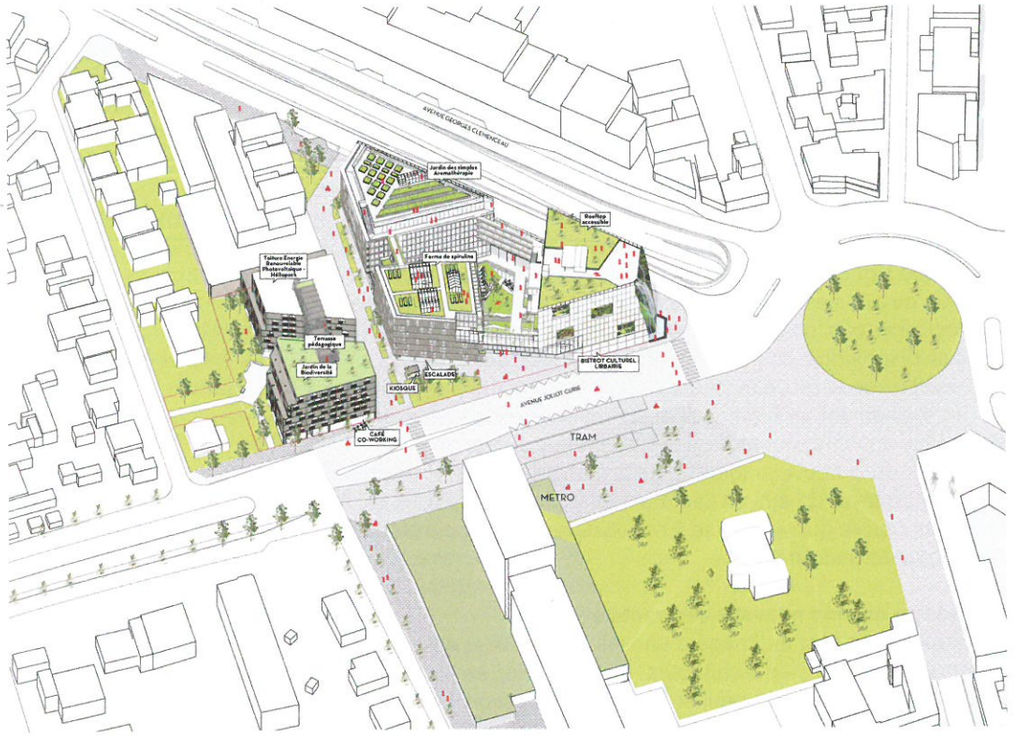
D'une manière moins active et moins commerciale, ce phénomène urbain est également présent en France, dans les traverses des macro-lots de Boulogne-Billancourt, dans les friches, les occupations temporaires dites de préfiguration ou encore, tout récemment à Paris, dans l'ouverture des cours du Marais dans le projet de Rem Koolhaas pour la Fondation Galeries Lafayette.

L'espace public de la ville constituée vit, lui, une situation inverse, une forme de détournement sous formes d'appropriations éphémères, plus ou moins encouragées et encadrées sous un mode festif (performances collectives, pique-niques, apéros géants) mais aussi précaire (camps) ou militant (*seatings*, manifestations) – autant de phénomènes amplifiés par les réseaux sociaux et les plateformes numériques.

Place de la Boule à Nanterre : centre ou barycentre ?

Notre proposition pour la place de la Boule à Nanterre s'inscrit dans le cadre de l'appel à projets « Réinventer la Métropole ». Ce lieu jadis animé et convivial est devenu au fil des années le rond-point d'un axe automobile structurant pour l'Ouest francilien.

L'arrivée de la nouvelle gare du Grand Paris Express était l'occasion de mener une réflexion sur les centralités émergentes et les nouvelles pratiques de l'espace public. La nouvelle place de la Boule doit, par ailleurs, recoller tous les fragments d'un héritage urbain disparate, ce qui amène vers la création d'un lieu polycentré, un barycentre qui intègre et unifie des foyers multiples. La nouvelle place s'adresse, en effet, à la fois à sa propre intériorité, à son autonomie, à son quartier, à la ville, mais aussi aux autres, gens de passage, employés, visiteurs, etc.



Place de la Bourse, Nanterre : plan et vue axonométrique (Brenac & Gonzalez, « Inventons la Métropole du Grand Paris », 2017).

Depuis son origine, notre réflexion sur la programmation a placé le thème du bien-être et de la santé au cœur du projet. Nous avons dissocié la ville lente et la ville rapide et nous avons souhaité maîtriser les flux issus des transports publics et des nuisances automobiles en créant une intériorité apaisée et ouverte, une oasis de fraîcheur et des moments de quiétude.

Cette stratégie est construite autour d'un récit qui valorise les nouveaux usages et la nature dans l'espace public ; elle s'appuie également sur la présence d'un édifice fort, signe plutôt que signal. En référence à la fontaine Saint-Michel, la proue du bâtiment tertiaire accueille, en effet, un paysage vertical, une folie, un couper-coller d'une cascade qui intègre, dans sa disposition, un jardin en milieu humide, des rochers, des sculptures et des cascatelles.

Cet événement architectural et urbain symbolise notre démarche environnementale, il représente également le vecteur de la nouvelle identité de la place de la Boule. Il fera émerger un foyer urbain, un lieu d'aménité, de rendez-vous et il sera un repère qui symbolise à nouveau la porte du centre historique de Nanterre.

L'édifice comme nouvelle centralité évoquée

Le paquebot en tant qu'image d'une ville flottante et autonome a longtemps fasciné les architectes – Le Corbusier, en particulier, l'utilisa comme référence pour ses unités d'habitation. La tour du XXI^e^ siècle relance l'intérêt pour ce modèle en tant qu'édifice XXL, autonome, mais la recherche donne aujourd'hui la priorité à l'environnement, au climat, aux ressources naturelles, à l'économie de sol, à la culture urbaine, au recyclage, à la mixité programmatique, urbaine et sociale. En résumé, une ville propre dans une tour propre…

La verticalisation des villes induit, par ailleurs, la transformation des modèles ou des usages de l'espace public, elle questionne également le droit à la ville, au sol, à la propriété ou la notion même de parcelle. Quels types de centralités pourraient alors émerger ? Quels types d'espace ou de pratiques sociales doit-on réinventer ?

Ces *vertical cities,* thème central de la Biennale de Chicago 2018, sont déjà en projet à Dubaï, à Hong Kong ou à Singapour. Jean Nouvel a également exploré le sujet dans sa tour Signal pour la Défense, tandis que Gaétan Le Penhuel imagine des « monades urbaines », tel un quartier vertical.

Si la tour n'est pas désirée à Paris, on voit cependant apparaître au fur et à mesure de la raréfaction du foncier une sorte de « retour à l'édifice » de taille S ou M. Cet « édifice nouveau », à la fois prototype et objet de sa transformation, laboratoire et vitrine, réceptacle et incitateur d'usages nouveaux, pour habiter, travailler, mutualiser, stocker, se nourrir, est devenu le modèle le plus mobilisé, la cellule souche pour la réinvention de la ville.

Au bâtiment monumental postmoderne, surinvesti de signes et d'intentions architecturales, succéderait l'idée d'un édifice source ; à la fois intelligent, autonome, écologique, technologique, alternatif tout en exprimant une forme de retour aux traditions constructives et rationalistes : immeubles de logements en pierre massive, immeuble de grande hauteur en bois, quartier entier en béton de terre recyclée…

L'édifice sera le nouveau foyer de développement urbain, la centralité émergente de demain.

Place de la Bourse, Nanterre : l'immeuble cascade (Brenac & Gonzalez, « Inventons la Métropole du Grand Paris », 2017).